

tèges rendre un hommage suprême à son génie. Il y a à peine quelques jours, plus de cinquante mille personnes suivirent le charriot funèbre qui portait à sa dernière demeure le doux poète des humbles et des petits, François Coppée.

C'est qu'en France, en Angleterre, en Italie, l'âme des foules est en communion avec l'âme des poètes, c'est que cette lampe divine qui brûle dans le cerveau des penseurs, comme la flamme sans cesse renouvelée des sanctuaires, éclaire ces humanités pétrées d'Idéal.

Jeudi matin, aux obsèques de Louis Fréchette, nous n'étions que quelques centaines d'amis et d'admirateurs. Deux institutions seulement, étaient représentées par des délégations dans le cortège : le Mont Saint-Louis — et je lui offre l'hommage de ma gratitude — avait envoyé un groupe d'élèves, et l'École littéraire de Montréal, ainsi que le Conseil Législatif et l'Association Saint-Jean-Baptiste avaient offert un tribut de fleurs funéraires ; la première, une lyre brisée, symbole doublement vrai dans les circonstances.

De l'État, de la ville de Montréal, des grands corps constitués de la Province, des universités, rien, pas même une violette pour marquer leur part, si minime fut-elle, aux funérailles d'un homme qui vivra éternellement. O consolante antithèse des mots !

De grâce, laissons de côté, un instant, les comparaisons pour ne nous souvenir que d'une chose : c'est que nous nous glorifions avec emphase d'être une nation, et que celui qui vient de mourir était notre poète national, consacré tel, non par l'Etat, — mais par le sens populaire, qui ne se trompe jamais.

Notre poète national, c'est-à-dire l'artiste au cœur de patriote qui a su fixer en la forme pure des beaux vers, les légendes et les exploits de notre âge héroïque, exprimer mieux qu'aucun autre les sentiments, les rêves et les idéals de l'âme canadienne.

Je n'entreprendrai pas d'analyser, dans cet article jailli de ma légitime indignation, l'œuvre de Fréchette. Tous ceux qui liront ces lignes avec quelque sympathie, la connaissent. Ce que je rappellerai, c'est que ce fut Fréchette qui révéla le Canada français intellectuel à nos compatriotes de langue anglaise et à nos frères de là-bas. Son œuvre releva notre race méconnue aux yeux des premiers ; aux autres elle apprit que les roses de France pouvaient s'épanouir encore, après tant d'années, dans le jardin boréal si dédaigneusement abandonné. Je veux dire aussi que Fréchette fut, selon le mot